

ARABELLE. Moi ! et comment ?

CLARY. Il y a deux ans, lorsque notre pauvre mère mourut, elle nous laissa orphelines et sans fortune, car lord Seymour, fils aîné, avait hérité des biens et des titres de la famille de notre père. Notre tante d'Oxford, pauvre aussi, mais bonne et généreuse, nous prit avec elle. Il y a un an, lord Seymour, veuf, sans enfant, se souvint de nous, et nous fit venir à Londres pour vivre au sein du luxe et des grandeurs. Ce luxe ne vous étonna pas, ma sœur ; vos goûts étaient ceux d'une femme née pour le grand monde. Du premier coup d'œil, mon oncle vous jugea digne du rang où il vous faisait monter ; il vous accorda toute son affection. Moi, au contraire, craintive devant lui, effrayée de cette nouvelle existence, je lui ai déplu. J'en ai bien souffert ! mais je n'ai pu vaincre la crainte qu'il m'inspire. Aussi, vous travaillez souvent près de lui, dans son cabinet, tandis que je suis seule dans mon appartement. Il vous conduit à la Chambre haute ; quand vous rentrez, il parle avec vous des intérêts de l'Etat ; il vous initie aux secrets de la politique, tandis que moi, muette, embarrassée, j'éprouve une contrainte trop visible.

ARABELLE, toujours dédaigneuse. Seriez-vous jalouse ?

CLARY. Dieu m'en garde ! Je ne suis encore qu'une enfant ; j'ai seize ans, et vous en avez vingt-deux ; il est naturel que mon oncle vous traite en femme raisonnable. Et puis nos idées ne sont pas les mêmes. Vous le ramenez à des questions sérieuses ; si j'étais la préférée, j'aimerais mieux l'en distraire. Mais je ne vous blâme pas d'agir autrement. Vous avez raison sans doute, puisque vous avez réussi. Ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'user de votre influence pour m'aider à obtenir la révision du procès de mes protégés.

ARABELLE. Vous perdez l'esprit, Clary. Quoi ! vous voulez que je risque de déplaire à mon oncle, qui, dans un moment de mécontentement, peut nous renvoyer à Oxford !

CLARY. Ah ! je consens de grand cœur à y retourner, si à ce prix, je fais rendre justice à des innocents.

ARABELLE. Mais, moi, je n'ai nulle envie, pour des gens que je ne connais pas, de perdre les jouissances que me procure la fortune.

CLARY. Mais vous savez qu'ils souffrent !

ARABELLE. C'est fort malheureux, sans doute ; cependant s'il fallait risquer son bonheur pour tous ceux qui souffrent....

CLARY. Mais l'infortuné Lundley....

ARABELLE. Lord Lundley ! c'est lui que vous avez recueilli.... Quelle imprudence ! Son nom met lord Seymour hors de lui. Non, certes, je ne me mêlerai point de cette affaire.

CLARY. Eh bien, soit ! Arabelle ; le danger sera pour moi seule ; je le préfère, et j'en serai plus brave.

ARABELLE, se levant. Voici justement lord Seymour. Le moment est favorable ; je vous laisse.

CLARY, effrayée. Quoi !.... seule !

ARABELLE, avec ironie. Puisque vous êtes si brave ! (elle sort.)

SCÈNE II.

CLARY, LORD SEYMOUR.

(Lord Seymour s'arrête, regarde un moment Clary, qui reste les yeux baissés et toute tremblante ; puis il va s'asseoir près de la table, prend et repousse quelques papiers, et enfin se retourne.)

LORD SEYMOUR, froidement. C'est merveille, miss Clary, qu'aujourd'hui vous ne fuyiez pas à mon arrivée !

CLARY, timidement. Je ne vous suis jamais, milord.... j'ai seulement la crainte de vous être importune.

LORD SEYMOUR. Et vous n'avez pas la crainte de me paraître ingrate ?

CLARY. Ingrate !... Oh ! milord, votre nom, après celui de mon père, est le premier que, dès mon enfance, j'aie prononcé dans mes prières ; ma mère m'a appris à vous aimer, à vous respecter. Quand nous avons été orphelines, vous nous avez appelées à vous. Nous étions pauvres et obscures ; vous nous avez faites riches et honorées... puis-je oublier de tels bienfaits ?

LORD SEYMOUR, la regardant avec plus d'attention. On le croirait en vous voyant, si froide et si indifférente, vous éloigner de moi.

CLARY. Pardon ! milord.... Vous êtes toujours si grave... je n'ose, alors que mon cœur est plein d'affection.... vous dire que.... je vous aime.

LORD SEYMOUR, à part. Me serais-je trompé sur le compte de cette enfant ? (Haut) Mais croyez-vous donc, miss, que je ne serais pas bien heureux, au contraire, en échappant aux soucis et aux charges du pouvoir, de me retrouver au sein des douces joies de la famille, et que la tendresse, la gaieté d'une jeune fille de seize ans ne reposeraient pas mon cœur de tous ces faux semblants d'amitié qui, à la cour, sont autant de masques servant à cacher la haine et l'envie des courtisans.

CLARY, avec émotion. Ah ! s'il était vrai, milord !....

LORD SEYMOUR. Je l'avais espéré ainsi.... mais vous n'avez pu vaincre l'espèce de terreur que je vous inspire.

CLARY, se livrant à demi. Oh ! je la vaincrai, milord !... Ou plutôt... c'est déjà fait ! et, si vous me parliez avec un peu de douceur... si vous me regardiez avec bonté... tenez, comme en ce moment, milord...

LORD SEYMOUR, doucement. Eh bien, alors...

CLARY. Eh bien ! mon cœur battrait bien fort... il ne me faudrait plus qu'un mot... qu'un geste, pour que je croie retrouver mon père.

LORD SEYMOUR. Est-ce vrai, mon enfant ?

CLARY, courant se jeter dans ses bras. Ah ! mon oncle ! mon bon oncle !... (se retirant confuse.) Ah ! pardon, milord !

LORD SEYMOUR. Quoi !... déjà ?

CLARY. Oh ! non ! vous êtes bon ! vous m'aimez. J'ai vu tout cela dans un seul de vos regards ; je n'ai plus peur, et je vous dirai maintenant combien je vous aime.

LORD SEYMOUR. Tu es une charmante enfant que je n'avais comprise... tout diplomate que je suis.

CLARY, s'asseyant à ses pieds sur un tabouret. Ce que c'est pourtant que de ne pas s'entendre !

LORD SEYMOUR. Le moyen ? Dès que je paraissais, tu fuyais.